

SALLE DES CONCERTS – CITÉ DE LA MUSIQUE

VENDREDI 14 OCTOBRE 2022 – 20H

Qudus Onikeku Re:Incarnation



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

Fela Kuti

Week-ends

Un cycle de concerts et de spectacles pour célébrer l'inventeur de l'afrobeat nigérian. Le premier concert, *Lagos meets London*, voit se succéder sur la scène de la Grande salle le collectif londonien Kokoroko et son mélange irrésistible de jazz et d'afrobeat ; Mádé, fils de Femi Kuti, et Obongjayar, l'une des plus belles révélations de la scène anglo-nigériane actuelle ; Femi Kuti et la chanteuse franco-nigériane Asa.

Le 9 octobre, Serge Aimé Coulibaly présente la pièce *Kalakuta Republik*, traduction scénique d'une expérience utopique devenue mythique : « la République de Kalakuta » instaurée par Fela dans sa demeure située dans la banlieue de Lagos. Cette pièce est, pour le chorégraphe et son équipe, une recherche sur l'engagement artistique aujourd'hui et plus précisément sur le mouvement qu'a déclenché Fela. Autre spectacle de danse le 14 octobre avec *Re:Incarnation*, qui révèle le travail d'une nouvelle génération de danseurs formés à Lagos par Qudus Onikeku. Il s'agit aussi de donner à voir le foisonnement musical nigérian, dont les racines afrobeat sont aujourd'hui revisitées par le dance-hall, le hip-hop ou l'électro.

En première partie de *Viva Nigeria, Viva Africa* (10 octobre), Keziah Jones livre un concert tout entier dédié à Fela. Y répond, en seconde partie, Seun Kuti, le dernier fils, qui propage avec Egypt 80, l'illustre groupe de son père, la fièvre ravageuse de l'afrobeat.

Les Talking Heads s'étaient inspirés de l'album *Afrodisiac* de Fela pour leur *Remain in Light*, qu'Angélique Kidjo avait repris dans son intégralité sur un disque paru en 2018. Elle interprète ici *Remain in Light*, auquel avait collaboré Tony Allen. Ce dernier, maître du rythme aujourd'hui décédé, est célébré lors de la soirée *Celebrating Tony Allen*, où se retrouvent Vincent Taeger, Oxmo Puccino, Cheick Tidiane Seck, Thomas de Pourquery et d'autres. En première partie d'Angélique Kidjo, Cassie Kinoshi, jeune pousse prometteuse de la scène londonienne et son ensemble Seed.

Le collectif Les Frères Smith arpente le Musée ce dimanche 16 afin de faire découvrir Fela, de sa vie foisonnante aux chansons engagées, via des concerts afrobeat et un atelier vocal participatif.

Vous avez la possibilité de consulter les programmes de salle en ligne, 5 jours avant chaque concert, à l'adresse suivante : www.philharmoniedeparis.fr

Samedi 8 octobre

20H00 ————— CONCERT

Lagos meets London

Kokoroko

Mádé Kuti and The Movement feat. Obongjayar

Femi Kuti and Positive Force feat. Asa

Rencontre à 18h30 : Femi Kuti avec François Bensignor

Dimanche 9 octobre

20H00 ————— SPECTACLE

Serge Aimé Coulibaly / Faso Danse Théâtre

Kalakuta Republik

Lundi 10 octobre

20H00 ————— CONCERT

Viva Nigeria, Viva Africa

Keziah Jones – Celebrating Fela Kuti

Seun Kuti & Egypt 80

Vendredi 14 octobre

20H00 ————— SPECTACLE

Qudus Onikeku

Re:Incarnation

Samedi 15 octobre

20H00 ————— CONCERT

Angélique Kidjo

Remain in Light

Première partie : Cassie Kinoshi's Seed

Conférence à 18h30 : Kofi Agawu

Dimanche 16 octobre

14H30 OU 15H30 ————— CONCERT-PROMENADE AU MUSÉE

Afrobeat

Les Frères Smith

19H00 ————— CONCERT

Celebrating Tony Allen

Spirit of The Drum

SAMEDI 8 OCTOBRE À 10H00 ET 11H15
DIMANCHE 9 OCTOBRE À 10H00 ET 11H15

L'atelier du voyage musical
**Cuba : bongos, congas
et compagnie**

SAMEDI 8 ET SAMEDI 15 OCTOBRE À 14H30
Visite-atelier du Musée
**Instruments et traditions
du monde**

Activités

SAMEDI 8 OCTOBRE À 15H00

L'atelier du week-end

Percussions afro-cubaines

SAMEDI 8 OCTOBRE À 16H00

Music Session

Autour de Fela Anikulapo-Kuti

DIMANCHE 9 OCTOBRE À 15H00

Contes au Musée

Contes autour du monde

Programme

Re:Incarnation

Qudus Onikeku, conception et direction artistiques, chorégraphie

The QDance Company

Adila Omotosho, Angela Okolo, Busayo Olowu, Faith Okoh, Joshua Gabriel, Sunday Ozegbe, Patience Ebute, Esther Essien, Wisdom Bethel, Addy Daniel, danse

Olatunde Obajeun, Victor Ademofe, musique

Mathew Yusuf, lumières

WACK NG, costumes

Nas Magnificent, Yusuf Aina Abogunde, masques

FIN DU SPECTACLE VERS 21H30.

Le spectacle

Re:Incarnation, Qudus Onikeku

Programme à lire à l'issue du spectacle, pour celles et ceux qui ne voudraient pas voir leur regard influencé par cette présentation toute personnelle du spectacle de Qudus Onikeku.

Après une première tournée internationale, le nouveau spectacle du chorégraphe nigérian Qudus Onikeku, *Re:Incarnation*, retrouve le public parisien dans le cadre de l'exposition *Fela Anikulapo-Kuti*, rébellion afrobeat. La filiation est évidente avec l'œuvre musicale et la spiritualité développées par l'artiste et activiste nigérian inventeur de l'afrobeat, dont Q. Onikeku s'était d'ailleurs déjà inspiré pour une précédente pièce, *Africaman*

Original, en 2015. Mais, au-delà même de l'hommage, le chorégraphe entend cette fois (ré)incarner l'héritage musical, politique et spirituel de Fela, plus largement du Lagos des années 1960 et 1970, dans les corps de jeunes danseurs nigériens recrutés aux quatre coins du pays. Le spectacle est ainsi

“ Nos ancêtres ne sont pas partis, ils sont inscrits dans la moelle de nos os.

construit autour du concept yoruba – culture de l'est du Bénin et du sud-ouest du Nigeria dont le chorégraphe est issu – d'*iran*, désignant toute forme de performance et ayant pour racine le verbe *irántí*, « se souvenir ». Il s'agit dès lors pour Q. Onikeku de mettre en danse la permanence du souvenir dans le corps. Celui-ci retiendrait inscrit dans sa chair, ses nerfs, ses muscles, ses os et leur moelle, l'empreinte des événements passés, des danses et des musiques d'avant, et de celles et ceux ayant vécu avant nous, bien après que leurs souvenirs se sont effacés de nos mémoires.

Temps circulaire et porosité entre les mondes

Re:Incarnation est une pièce pour dix danseurs et un musicien. Sa structure rejoue la conception yoruba du temps sur un mode circulaire. Celle-ci implique un recommencement perpétuel et le retour des individus défunts, ou du moins leur manifestation récurrente,

dans le présent et chez les vivants. Le spectacle s'organise ainsi en triptyque, avec trois tableaux représentant tour à tour la naissance, *ibí*; la mort, *ikú*; la renaissance, *àtúnbí*. Cette conception circulaire du temps implique aussi une porosité entre les mondes visible et invisible, faisant se côtoyer au quotidien, humains, non-humains (animaux, végétaux, mais aussi artefacts) et plus-qu'humains (entités du panthéon yoruba, *òrìṣà*, esprits ou encore défunts ancestralisés, *egún*). Exemples en sont des enfants dits *abikú*, considérés comme des « enfants-esprits » évoluant entre deux mondes. C'est pourquoi on désigne souvent de ce terme les enfants nés après plusieurs fausses couches ou ayant un comportement particulier, hors de la norme, à la façon justement de Fela Kuti, que ses admirateurs qualifiaient d'*abami eda*, « celui doté de pouvoirs étranges ».

Ainsi retrouve-t-on dans *Re:Incarnation* ce côtoiement permanent entre visible et invisible incarné par le vécu des « enfants-esprits » comme Azaro, dépeint par le romancier Ben Okri dans *The Famished Road* (1991) et dont s'était justement inspiré Q. Onikeku pour un précédent spectacle, *Spirit Child*, en 2019 : « Je regardais la foule de gens se déverser dans le marché [...]. Je voyais des gens de formes et de tailles variées, des femmes-montagnes avec des visages d'iroko, des nains avec des visages de pierre, des femmes minces comme des roseaux avec des jumeaux attachés dans le dos, des hommes trapus avec des épaules aux muscles saillants. Au bout d'un moment, je ressentis une sorte de vertige à force de regarder tout ce qui bougeait [...]. Je fermai les yeux et quand je les rouvris, je vis des gens qui marchaient à reculons, un nain qui allait sur deux doigts seulement, des hommes la tête en bas avec des paniers de poissons à leurs pieds, des femmes avec des seins dans le dos, leurs bébés attachés sur leur poitrine, et de beaux enfants avec trois bras. Parmi eux, je vis une fille avec des yeux sur les côtés du visage, des colliers de cuivre bleu autour du cou et qui était plus jolie que les fleurs de la forêt. » (Traduction : Émilie Guitard)

À la façon de ce marché décrit par B. Okri rassemblant humains et plus-qu'humains, vivants, esprits, dieux et ancêtres se partagent ici la scène. Alors que le premier tableau, dédié à la naissance, peut sembler plutôt dévolu aux humains dont les mouvements exubérants et les danses frénétiques rappellent l'énergie et la hâblerie des citadins de Lagos, le reste de la pièce paraît largement investi par les plus-qu'humains de diverses natures.

Les corps des danseurs recouverts de blanc peuvent ainsi représenter les figures spectrales de ceux passés de l'autre côté, mais aussi l'usage rituel, répandu à travers toute la partie sud du Nigeria, du kaolin ou de la craie mélangée à de la coquille d'escargot broyée. Appliquée sur les objets rituels comme sur la peau des officiants, des adeptes ou des initiés à des fins de purification et de protection, cette poudre blanche marque le passage d'un état à un autre.¹

Plus tard, et à plusieurs reprises, apparaissent sur scène des danseurs aux corps recouverts de superpositions d'habits colorés, le visage partiellement masqué pour certains et munis d'accessoires comme des bâtons ou des coiffes de raphia. On ne peut cette fois s'empêcher de penser aux masques yoruba, *egúngún*, formés d'amas de tissus rutilants arborant broderies, perles et miroirs, ou aux masques igbo, *mmonwu*, constitués de grands amas de fibres végétales parfois surmontés de masques de bois. Ces *masquerades*, comme on les appelle génériquement en anglais au Nigeria, incarnent les ancêtres des lignages importants revenus temporairement prendre forme dans le monde visible. Leur apparition en nombre durant le spectacle renvoie alors directement à l'un des nombreux proverbes yoruba déclamé par l'une des danseuses : « Ours ancestors are not gone, they are etched in the marrow of our bones. » (« Nos ancêtres ne sont pas partis, ils sont inscrits dans la moelle de nos os. »)

L'irruption seule en scène de cette danseuse, la tête surmontée d'une coiffe évoquant un récipient rituel de terre ou de bois, et dont le corps est progressivement recouvert d'une substance noire, inaugure le dernier tableau du spectacle, dédié à la renaissance. Tous les danseurs s'y retrouvent alors les corps noircis, comme brûlés ou mazoutés, et les visages couverts de masques ou surmontés de coiffes noires de formes diverses, en une longue sarabande à la fois infernale et joyeuse. Cette dernière scène peut évoquer des images marquantes de l'imaginaire populaire occidental, comme celle du sabbat de la Nuit de Walpurgis illustrant le célèbre morceau de Modeste Moussorgski, *Une nuit sur le mont Chauve*, représentée par les studios Walt Disney dans *Fantasia* (1940).

Toutefois, à rebours du vieux stéréotype raciste d'une Afrique sauvage, voire démoniaque, où les corps noirs se rapprocheraient de l'animalité, il faut y voir plutôt l'illustration de cette continuité entre humains, non-humains et plus-qu'humains propre à une certaine conception yoruba du monde. Les corps peints de noir, masqués ou couronnés, rappellent

dès lors plutôt une statuaire rituelle yoruba, représentant les entités *òrìṣà* de son panthéon, qui aurait (re)pris vie pour venir haranguer les spectateurs.

De l'afrobeat à l'afrobeats, des « suffer-heads » à la « coconut head generation »

Le grand mérite du travail de Q. Onikeku réside aussi dans sa capacité à éviter toute représentation d'une culture yoruba figée dans le temps de la tradition. Le chorégraphe se joue ainsi des codes en habillant ses *òrìṣà*, ancêtres et esprits, d'habits flashy et à la mode, en leur faisant effectuer quelques pas des dernières danses en vogue sur les dancefloors africains, ou en leur faisant brandir le poing, en un geste évoquant à la fois le *double Black salute* de Fela Kuti et les récents mouvements de mobilisation internationaux contre les violences policières, comme Black Lives Matter aux États-Unis ou EndSARS au Nigeria. Une autre façon d'exprimer encore les bégaiements de l'Histoire et la porosité entre les mondes et les époques passées, présentes et futures, qui se retrouvent ici contenus les uns dans les autres dans un tourbillon sans début ni fin véritables. Ainsi, bien loin d'un spectacle sur des conceptions « traditionnelles » yoruba, *Re:Incarnation* offre au contraire une interprétation brûlante du Nigeria contemporain et des aspirations de sa jeunesse.²

Celle-ci s'exprime d'abord dans le foisonnement des danses urbaines représentées dans le spectacle (du krump américain au dancehall jamaïcain, en passant par l'ampiano sud-africain ou le shaku-shaku nigérian), issues notamment des rues de Lagos, où Q. Onikeku a fondé deux centres de danse, le QDance Center en 2014 puis le People Center en 2021, et organise depuis 2017 l'un des rares événements artistiques dans les espaces publics de la ville, le Lagos Dance Gathering. *Re:Incarnation* mérite de fait son appellation de pièce « afro-urbaine », qui associe dans un joyeux mélange les danses, les musiques, les postures et même les habits des Lagosiens depuis les années 1960-1970 jusqu'à aujourd'hui, soit de l'afrobeat à l'afrobeats. On retrouve, là encore, un peu de Fela dans l'explosion de couleurs et les atours chatoyants, conçus par Wack NG, dont se parent les danseurs au fil du spectacle, comme se paraient autrefois Fela avec ses costumes colorés et finement brodés, et ses danseuses et choristes, les Queens, avec leurs parures de perles et leur maquillage flamboyant.

Mais l'actualité nigériane s'est imposée aussi au chorégraphe et à sa troupe sur un mode plus dramatique durant la création même du spectacle en 2020. D'abord avec les confinements successifs liés à la crise Covid, causant à Lagos l'arrêt drastique des activités économiques, mais aussi nombre d'abus policiers sous prétexte de faire respecter confinements et couvre-feux. Un contexte difficile qui, néanmoins, n'a pas empêché la troupe de travailler ensemble durant un an et même d'effectuer une résidence au Centre Pompidou en janvier 2021 pour finaliser le spectacle. La troupe également été marquée par le décès brutal de l'une des danseuses du spectacle, Love Divine ; la présence de celle-ci est matérialisée sur scène par une lumière rouge – la couleur de ses cheveux – autour de laquelle se regroupent à plusieurs reprises les danseurs comme pour l'honorer ou la pleurer, tout en lui laissant l'avant-scène pour le solo qu'elle aurait dû effectuer. C'est, là encore, une forme de réincarnation, individuelle cette fois, celle de cette danseuse partie trop vite qui garde néanmoins sa place sur scène tout au long du spectacle, aux côtés de ses jeunes partenaires.

Enfin, même si Q. Onikeku ne revendique pas cette dimension politique, on ne peut s'empêcher d'entendre, dans l'exubérance et l'énergie communicative des jeunes interprètes de *Re:Incarnation*, un écho puissant des mobilisations EndSARS de novembre 2020 contre les violences policières et la mal-gouvernance du Nigeria, portées par une jeunesse urbaine, entrepreneuse et créative. Celles-ci furent néanmoins suivies d'une répression violente par les forces armées nigérianes, occasionnant la mort de plusieurs dizaines de jeunes manifestants, notamment à Lagos, et le traumatisme de toute une génération de « coconut heads »³, aspirant à un autre avenir pour leur pays, au-delà des « bases racistes et patriarcales » sur lesquelles est encore largement conçue la société nigériane, comme le rappelle Q. Onikeku dans la note d'intention du spectacle. Un écho encore aux turpitudes des « suffer-heads » (« souffre-douleur ») des rues de Lagos, dont Fela Kuti avait choisi de se faire le porte-voix dans ses chansons et son combat politique.

Ainsi, par une circonvolution de pensée incarnée dans la danse, Q. Onikeku nous ramène-t-il une fois encore à la figure de l'ambivalence et de la circulation entre monde visible et invisible incarnées par l'enfant *abikú*. À ceci près qu'il n'est plus question cette fois d'un individu, mais de toute une génération, voire d'une nation tout entière, malade de son instabilité. Ou, pour reprendre la prose lumineuse de B. Okri : « Notre pays est un pays

abikú. Comme l'enfant-esprit, il ne cesse de venir et de repartir. Un jour il décidera de demeurer. Alors il deviendra fort. » (B. Okri, *The Famished Road*, 1991)

À la façon des gestes rituels visant à fixer les enfants-esprits dans le monde des vivants, la danse de Q. Onikeku apparaît dès lors comme un rite d'apaisement, offrant une possibilité de guérison pour ces jeunes danseurs, la génération qu'ils représentent, voire le Nigeria dans son ensemble. Un joyeux rituel d'espoir, que tous et toutes entreprennent depuis de communiquer au reste du monde et au public de la Philharmonie ce soir.

Émilie Guitard

Chargée de recherche en Anthropologie CNRS, PRODIG

1 : <https://re-entanglements.net/chalk/>, consulté le 30 août 2022.

2 : Pour en savoir plus sur l'élaboration du spectacle et les réflexions de Q. Onikeku à son origine, écoutez l'excellent épisode de *Tous en scène* sur France Culture qui lui fut consacré le 16 janvier 2021, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene/renaissances-par-la-danse-a-lagos-avec-qdus-onikeku-1187361>.

3 : Littéralement « têtes de noix de coco », terme à l'origine dépréciatif évoquant le comportement écervelé et borné des jeunes manifestants, mais repris par ces derniers en un effet de retournement du stigmate pour signifier la force de leurs convictions et leur entêtement à provoquer le changement.

BONS PLANS 2022-23

ABONNEZ-VOUS

Bénéficiez de réductions de 15% à partir de 3 concerts et de 25% à partir de 6 concerts choisis dans l'ensemble de notre programmation 2022-23. Profitez de 30% de réduction pour 8 concerts ou plus de l'Orchestre de Paris.

MARDIS DE LA PHILHARMONIE

Le premier mardi de chaque mois à 11h, sur notre site internet, des places de concert du mois en cours, souvent à des tarifs très avantageux.

FAITES DÉCOUVRIR LES CONCERTS AUX PLUS JEUNES

Les enfants de moins de 15 ans bénéficient d'une réduction de 30%.

BOURSE AUX BILLETS

Revendez ou achetez en ligne des billets dans un cadre légal et sécurisé.

MOINS DE 28 ANS

Bénéficiez de places à 8€ en abonnement et à 10€ à l'unité.

TARIF DERNIÈRE MINUTE

Les places encore disponibles 30 minutes avant le début du concert sont vendues sur place de 10 à 30€. Ces tarifs sont réservés aux jeunes de moins de 28 ans, aux personnes de plus de 65 ans, aux demandeurs d'emploi et aux bénéficiaires des minima sociaux.

LES MODALITÉS DÉTAILLÉES DE CES OFFRES SONT PRÉSENTÉES SUR PHILHARMONIEDEPARIS.FR

SPECTACLES

saison
2022-23



LICHT: Bach dances Photo: Camilla Winkler

OPÉRAS

MARTA GENTILUCCI | MOVING STILL – PROCESSIONAL
CROSSINGS
OLGA NEUWIRTH | THE OUTCAST
PHILIP GLASS | EINSTEIN ON THE BEACH
KARLHEINZ STOCKHAUSEN | FREITAG AUS LICHT

PERFORMANCE

RYOJI IKEDA | SUPERPOSITION & 100 CYMBALS

DANSE

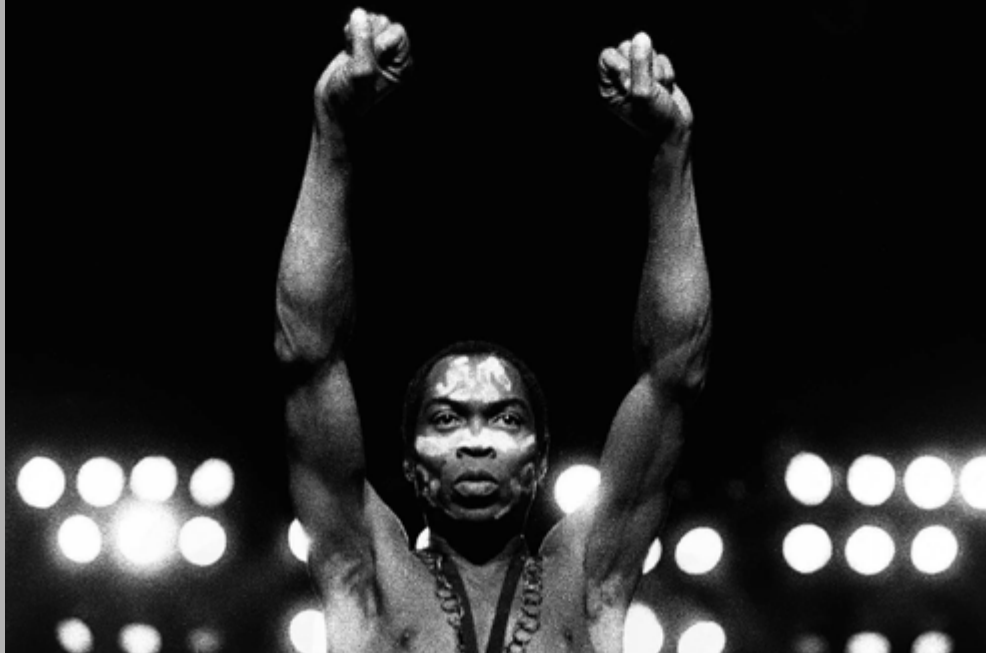
SERGE AIMÉ COULIBALY | KALAKUTA REPUBLIK
QUDUS ONIKEKU | RE:INCARNATION
YOANN BOURGEOIS & PATRICK WATSON
HOFESH SHECHTER | LIGHT: BACH DANCES
SIDI LARBI CHERKAOUI | 3S
GREGORY MAQOMA | BROKEN CHORD
SABURO TESHIGAWARA / RIHOKO SATO
PIERRE RIGAL | SUITES ABSENTES
FRANÇOIS CHAIGNAUD / SASHA J. BLONDEAU | CORTÈGES

PHILHARMONIEDEPARIS.FR



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

FELA ANIKULAPO KUTI RÉBELLION AFROBEAT



20 OCTOBRE 2022 - 11 JUIN 2023

EXPOSITION



PHILHARMONIE
DE PARIS
MUSÉE DE LA MUSIQUE

